

MODE - VOYAGE - SPORT - ACCESSOIRES - DESIGN - ARCHITECTURE - CULTURE - VOILE - AUTOMOBILE - GROOMING

Gentleman

Belgium

FOR MEN WHO LOVE LIFE

CHÂTEAU MARGAUX
UNE SOUVERAINE
À LA BARRE

CLUBS PRIVÉS
LE RENDEZ-VOUS
DES HAPPY FEWS

PARADIS GOLFIQUE
SWINGS DE RÊVE
AU MEXIQUE

Vincent Cassel

L'IRRÉSISTIBLE BAD BOY

DOSSIER
LADIES



N° 09 - 6 €

5 474306 167513 20161

SOMMAIRE

84 • ARCHITECTURE

Bruno Erpicum, entre rigueur et émotion

90 • NUITS ÉTOILÉES

Pour renaître à Milan

92 • REAL ESTATE

Vivre comme Canaletto

94 • HAPPY FEW

Le cercle vertueux

96 • JEUX

Les dés sont jetés

98 • LA CAVE IDÉALE

Italiens grands et rouges

100 • NAUTISME

Show & boat

106 • EXPÉRIENCE

Vibrations orientales

108 • GREEN ATTITUDE

Mexique, paradis du swing

114 • INTERVIEW

Thomas Pieters

118 • SPORT

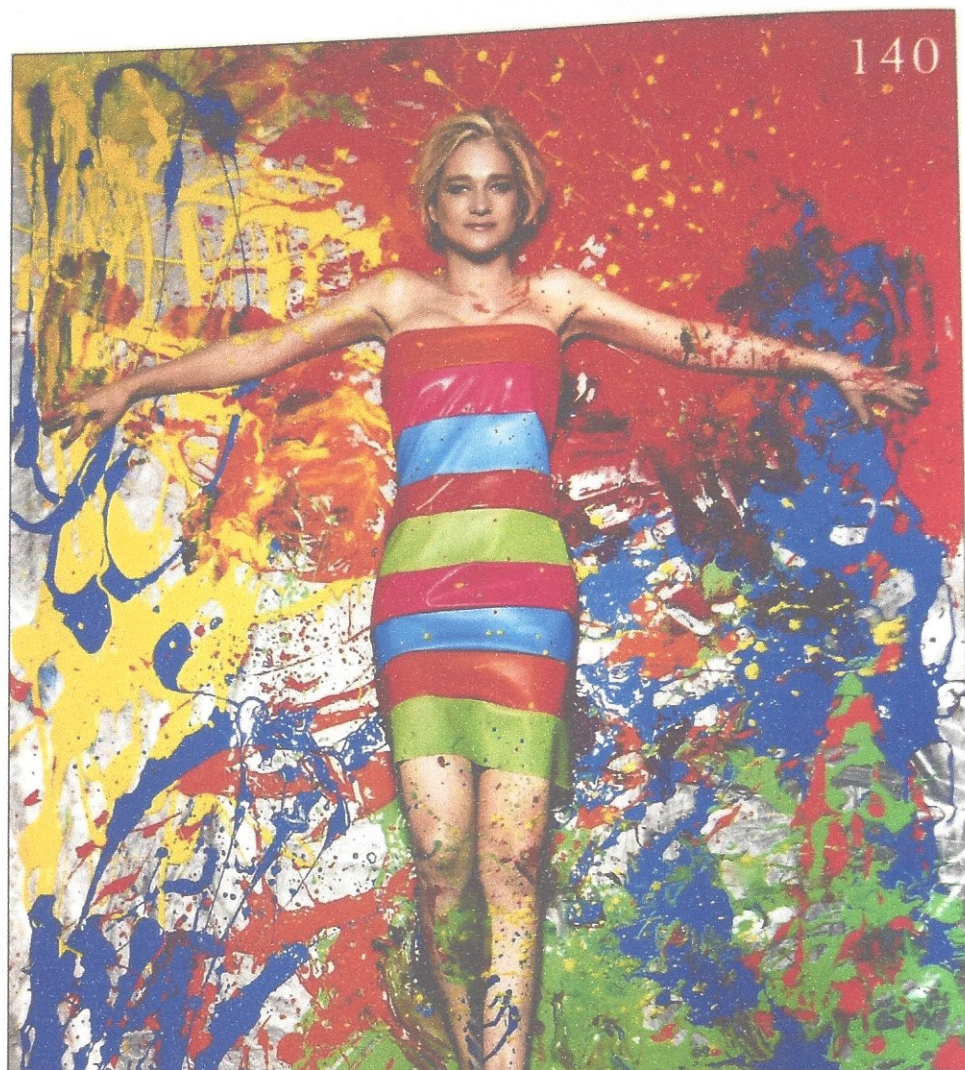
Le web au secours des athlètes

120 • WELLNESS

Etre en vogue



125



125 • ACCESSOIRES CULTES

Glam Women

130 • HAUTE COUTURE

Givenchy loves New York

132 • A TOUCH OF CLASS

L'élégance comme concept intemporel

134 • LINGERIE

La patrie des dessous

138 • ACCESSOIRES

Sacs iconiques

140 • ENTRETIEN

Delphine Boël

144 • LIFESTYLE

La souveraine de Margaux

150 • DÉCO

*Sybille de Margerie,
entre souvenirs et projets*

152 • BIEN-ÊTRE

Echappées mouillées

156 • LIPSTICK

Rouge feu pour incendier les lèvres

160 • MAKE-UP

Eyeliner, un trait de style

162 • PARFUM

L'esprit de Mademoiselle

164 • PORTRAIT

Sophie Pendeuille, le naturel assumé

167 • PORTFOLIO (SENZA PAROLE)

SUPPLÉMENT

Ladies

SOPHIE PENDEVILLE
LE NATUREL ASSUMÉ

SACS ICONIQUES
ANCETRES ET DESCENDANCES

LINGERIE
LES DESSOUS PRENNENT LE DESSUS

DELPHINE
BOËL RÉVOLUTION
EN COULEURS

Ladies



Photo by Wiro Van De Venachte

LE KITSCH ET LA COULEUR POUR ALLÉGER LES DOULEURS

SERGE VANMAERCKE

L'ACCUEIL EST SYMPATHIQUE ET OUVERT. D'EMBLÉE ON SE DIRIGE VERS L'ATELIER DE L'ARTISTE, SA « BULLE », OÙ AURA LIEU L'ENTRETIEN. IL S'AGIT D'UNE ANNEXE QUI A ÉTÉ AJOUTÉE À LA PETITE VILLA COSSUE QU'ELLE OCCUPE AVEC SON PARTENAIRE ET SES ENFANTS DANS UNE COMMUNE DU SUD DE BRUXELLES OÙ ELLE EST NÉE. RENCONTRE AVEC DELPHINE, ARTISTE DE SON ÉTAT.

« **M**ON NOM D'ARTISTE EST DELPHINE. C'est comme ça que je signe, oui. Je comprends que les galeries y ajoutent 'Boël'. Mais mon vrai nom d'artiste est et reste Delphine ».

Delphine, donc, se présente comme une 'statement artist' et une coloriste. « Je dis les choses à travers mon art, souligne-t-elle. Je peux faire un autoportrait, par exemple, mais ce sera à travers des mots. Mes œuvres ne sont pas des manifestes pour autant. Elles visent surtout à me remettre en question, et les autres également. J'aurais aimé être psychologue, mais j'étais trop sensible pour faire ce métier. Je véhicule donc beaucoup de messages à portée psychologique dans mon travail. Quant aux couleurs, plus je suis down, plus mes œuvres sont colorées. Je réalise aussi mes œuvres pour me remonter le moral. J'aime beaucoup le néon aussi. C'est une manière d'exprimer des choses importantes d'une manière assez kitsch et allégée. Quand je fais quelque chose en noir et blanc, c'est généralement parce que tout va bien. Je pense vraiment être une battante : je ne me donne jamais trop de temps pour me morfondre. J'ai toujours été comme ça. »

G. : Qu'évoquent ces deux grandes œuvres au mur de votre atelier ?

D. B. : Ce sont des pages de cahier géantes. J'ai choisi le cahier d'écolier parce que je trouverais superbe qu'on apprenne les messages qu'ils contiennent dans les écoles. La première, *Never Give Up*, est plutôt dure, parce que la vie peut être dure. L'autre, *Fear Is Not An Option*, encourage à ne jamais avoir peur, parce que sinon on n'avance pas dans la vie. C'est un hasard si j'ai fait

ces œuvres après les attentats de Paris et les niveaux d'alerte accrus chez nous. Non, c'était surtout voulu comme un mantra personnel. Je me fais ma propre psychologue et je pense que ça peut aussi aider les autres. Je mets beaucoup de couleur dans mes messages pour alléger les anxiétés qu'elles dénoncent, pour les rendre presque gaies. Moins agressives en tout cas.

G. : Comment est né le contenu de ces deux tableaux ?

D. B. : En fait, ces deux phrases ont été prononcées un soir au cours d'une conférence donnée à Bruxelles par Diane von Fürstenberg. J'étais un peu down en y allant. Et je ne m'attendais pas du tout à sortir de là revigorée comme ce fut le cas. Ces deux phrases m'ont tellement impressionnée quand on sait ce qui lui est arrivé. Ce sont de très belles leçons de vie. C'est pour cela que je les ai couchées sur des pages d'un cahier d'écolier.



« LES ADULTES
VENDENT
TOUJOURS PLUS
DE BLA-BLA. »

G. : De vos débuts à aujourd'hui, distinguez-vous un fil rouge dans votre œuvre ?

D. B. : S'il y a un fil rouge qui traverse les messages que je véhicule à travers mes œuvres, ce n'est pas fait exprès. Ils ont toujours quelque chose à voir avec ce qui se passe dans ma vie et dans mon entourage. Ils contiennent plus de maturité aujourd'hui qu'il y a 20 ans, c'est sûr. Implicitement, ils disent qu'on n'est jamais seul. Ils ont

un côté empathique. Ils visent à rendre les gens plus sûrs d'eux-mêmes à travers le respect, l'amour et surtout l'amour de soi.

G. : Comment les mots sont-ils venus remplacer les images ?

D. B. : Les mots sont venus en 2003. Jusque-là, j'utilisais surtout du papier mâché. Avant d'être en couple, j'ai toujours estimé qu'on pouvait dire n'importe quoi, si ça correspondait à la vérité. Mais parfois, il faut faire attention à la manière de dire la vérité. Surtout à celui qu'on aime. Parce que ça peut vraiment blesser. J'ai vu parfois, qu'avec les mots que j'utilisais, je pouvais détruire quelqu'un. Les mots ont une telle force, qu'ils ne s'oublient pas. Ils résonnent pendant longtemps. Les mots peuvent provoquer des peines horribles. Je me suis donc rendu compte de leur pouvoir comme artiste et j'ai commencé à les utiliser dans mon travail. Et puis, je trouve que les lettres des mots sont jolies. Comme j'ai une tendance à la dyslexie, je ne lis pas les mots comme quelqu'un d'autre. Je les regarde souvent comme un dessin. Pour moi, c'est joli.

G. : Un regard d'enfant ?

D. B. : C'est touchant de voir comme, en général, les enfants aiment mon travail. Bientôt, je crois que mon travail sera très inspiré par la puberté des miens qui arrive tout doucement. Je pense parfois que moi-même, je n'en suis jamais sortie, de cette puberté. Tout le côté ingrat, confus, incompris, on le traverse aussi lors de la 'midlife crisis'. Les adultes vendent toujours plus de bla-bla. D'ailleurs bla-bla est un des mots que j'ai déclinés plusieurs fois dans mon travail. Parce que parfois, je n'entends que ça autour de moi.

G. : Vous vivez de votre travail ?

D. B. : Ah oui. D'ailleurs, je regrette de ne pas avoir appris un métier, aujourd'hui. Être artiste est très dur. Je n'y pensais pas, étant jeune. Surtout à mon époque : Londres était une ville qui allait bien. Je n'ai jamais dû payer un sou à l'école d'art que je fréquentais, la Chelsea School of Art. On nous donnait tout le matériel qu'on voulait. La vie était facile... C'était bien d'être artiste. C'était prestigieux de l'être. C'est un peu moins le cas ici. En Belgique, être différent fait souvent peur. En Angleterre, on vous encourage à l'être. Les gens adorent être excentriques à leur façon, là-bas. Même les gentlemen. Aujourd'hui, c'est mon art qui nous fait vivre, ma famille et moi. Jim m'aide pour tout ce qui doit être fait à côté. On y arrive, mais c'est lourd. Parfois ça fait peur.



« EN BELGIQUE, ÊTRE DIFFÉRENT FAIT SOUVENT PEUR. EN ANGLETERRE, ON VOUS ENCOURAGE À L'ÊTRE. »

G. : Qui vend vos œuvres ?

D. B. : Je travaille avec une demi-dizaine de galeries qui toutes me laissent une entière liberté de création. Le galeriste qui a le plus investi en moi jusqu'à présent est certainement Guy Pieters à Knokke. Pour moi, une œuvre n'existe totalement qu'une fois qu'elle est vendue, appartient à quelqu'un d'autre. Je ne fais pas mes œuvres pour les garder. Absolument tout ce que je fais est à vendre. Et je travaille beaucoup. Je peux faire de 40 à 60 œuvres par an. Je n'arrête pas. Ceci dit j'ai mes limites. Un galeriste rencontré hier voulait m'acheter une phrase écrite sur un bout de papier. Il trouvait ça beau. C'est tentant, certains artistes n'hésiteraient pas. Mais moi je ne peux pas. Ce n'est pas une œuvre terminée.

Je lui ai donné. Point. L'inspiration ne me manque heureusement jamais. Je la force à venir. J'ai appris ça à l'école d'art.

G. : Vous fréquentez d'autres artistes ?

D. B. : J'ai collaboré avec Wim Delvoye pour la Biennale d'Art Contemporain de Venise il y a bien longtemps, en 2003. C'est lui qui m'avait sollicitée. J'ai adoré cette période. J'avais fait une installation immense avec un Manneken Pis qui faisait pipi dans un verre géant. Mon humour ne répugne pas le niveau pipi-caca. C'est sans doute mon côté le plus belge. Vivre cette expérience à Venise est quelque chose que je n'oublierai jamais. Mon œuvre a ensuite été achetée par un restaurateur des environs d'Ostende qui entre-temps a disparu de la circulation,

et mon œuvre dans la foulée. J'ignore ce qu'elle est devenue. Et je le regrette parce que j'avais mis deux ans à la réaliser. J'adore collaborer avec d'autres artistes. Cela arrive malheureusement trop rarement. Notre vie est très éloignée de ce qu'on pense. Nous ne fumons pas de joints ensemble en faisant la fête tout le temps. Non, on bosse comme des dingues.

G. : Vous estimez qu'un artiste porte une responsabilité ?

D. B. : L'artiste a pas mal de responsabilités, car il peut tout dire. Il n'y a pas de loi pour un artiste, ce que j'adore. Son rôle est de dire les choses autrement : pas comme la presse, même si son pouvoir et son influence sont aussi importants. 